



Familles recomposées : la belle-mère n'est plus une marâtre mais doit trouver sa place

L'imaginaire n'a pas toujours été tendre avec la figure de la belle-mère, caricaturée en « belle-doche » peau de vache et envahissante pour les jeunes couples. La psychanalyste italienne Laura Pigozzi s'intéresse ici à une autre belle-mère, plus moderne, celle des familles recomposées.



Elle a beau être psychanalyste, « cela ne l'a pas sauvée face aux réalités » du job, confie-t-elle. À 45 ans, Laura Pigozzi a été propulsée « belle-mère » de « trois beaux enfants ouverts, curieux et pleins d'amour ». Mais ça ne fait pas tout apparemment, puisqu'elle avoue que « c'est très difficile de trouver sa place ».

De son expérience, croisée avec des témoignages de patients dans son cabinet à Milan (Italie), est né un livre : *Qui est la plus méchante du royaume ? Mère, fille et belle-mère dans la famille recomposée* (**Albin Michel**). Avec l'idée que cette belle-mère-là, cette autre mère également acquise par une alliance, est en « situation un peu particulière ». « Autrefois, la belle-mère venait remplacer la mère, décédée. Mais aujourd'hui, au sein des familles recomposées, elle doit coexister avec elle », explique la psychanalyste. « Cela a été l'occasion pour moi de réfléchir sur les tendances actuelles de la famille et la transmission du féminin dans ce contexte ». Son dessein n'était pas tant de la « réhabiliter », mais de « l'inscrire dans un discours social normal ». Un discours de « reconnaissance », dit-elle encore. Le statut de belle-mère, non reconnu, sauf à passer par des recours de délégation d'autorité parentale ou d'adoption simple, n'aide en rien.

La belle-mère traîne avec elle le poids de l'imaginaire, des contes, de Cendrillon à Blanche-Neige. « Elle y est une figure traumatique car elle arrive après une mère décédée. Elle est la marâtre », explique Laura Pigozzi, en français. « Les contes sont là pour rendre plus digeste la mort d'une maman, grâce à des histoires qui finissent bien ». Oui, mais en attendant, la belle-mère a le mauvais rôle... Pour le beau-père, c'est plus facile. « Il n'est pas investi des mêmes fonctions », selon elle. « La belle-mère a un rapport intime avec le corps des enfants. On attend d'elle des soins maternels. Si ma petite belle-fille veut aller aux toilettes, elle m'appelle, non pas que son père soit absent ou se soustraie à ses devoirs – il la changeait, bébé –, mais parce que j'incarne la fonction maternelle ».

« Pas aux enfants de recomposer une famille »

Le souci, c'est de trouver sa juste place. Sur ce sujet, la psychanalyste met en avant le rôle crucial du père, « mais son discours est souvent affaibli, chez les enfants, par la parole de l'ex-femme ». Laquelle ne voit pas toujours d'un bon œil cette « nouvelle famille », explique-t-elle, « surtout si elle-même n'a pas refait sa vie ». De quoi générer des « dégâts ». Laura Pigozzi est d'avis qu'il faut penser d'abord et avant tout aux enfants. « Ils ont besoin de voir que les adultes s'aiment, que l'amour est possible après un divorce ». D'où le devoir pour la belle-mère, selon elle, de toujours « soutenir la mère, même si elle dit des bêtises. Pour le bien des enfants, il faut assurer cette médiation. Ce n'est pas à eux que revient la charge de recomposer une famille ».

La psychanalyste prétend que « pour faire une femme, il faut une belle-mère ». Elle s'explique : « La mère, d'abord en symbiose avec son enfant, doit apprendre à s'en détacher pour lui permettre de grandir. « Le père est là pour lui rappeler que son désir doit s'adresser à lui. Si ce mécanisme est faible, c'est la catastrophe pour l'enfant ». Selon la psychanalyste, « il y a un peu de père dans la belle-mère, en ce sens qu'elle est une mère plus symbolique, moins symbiotique. La mère doit être bonne, mais jamais trop bonne. Quelque part, toutes les mères doivent être un peu belles-mères ! ».

Florence Chédotal

À lire. Qui est la plus méchante du royaume ?, par Laura Pigozzi, traduit de l'italien ; éd **Albin-Michel**, 288 pages, 20 €